

AUGUSTE GERMAIN

Le Bonheur qui passe



COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française,
le 21 mai 1901.

PARIS

LIBRAIRIE MOLIÈRE

28, RUE DE RICHELIEU, 28

Tous droits de reproduction, de traduction, de représentation
et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris
la Suède et la Norvège, la Hollande et le Danemark.

PERSONNAGES

PAUL	MM. HENRY MAYER.
BENJAMIN.	RAVET.
GIPSY.	M ^{lles} MULLER.
LILETTE.	GÉNIAT.
UNE FEMME DE CHAMBRE. . .	DERBLAY.

LE BONHEUR QUI PASSE



Un salon moderne.

A droite, premier plan, une porte communiquant avec l'appartement de Lilette.

A gauche, second plan, une porte donnant sur un vestibule, au premier plan, une fenêtre.

Au fond, une cheminée surmontée d'une glace sans tain, donnant sur un petit salon.

A droite, entre la cheminée et la porte, une console surmontée d'une glace.

Toujours à droite, premier plan, une table légère et deux chaises.

A gauche, un canapé. A côté du canapé, à droite, une table légère. Devant la table, un pouf. A droite de la table, une chaise. Derrière la table, une autre chaise.

Devant la cheminée, un fauteuil. Près du fauteuil, à droite, un chevalet sur lequel est posé un portrait de femme.

Au lever du rideau, Paul, en habit, arrange son nœud de cravate devant la glace qui est au-dessus de la console.

Lilette entre. Elle est en toilette de soirée.

SCÈNE PREMIÈRE

LILETTE, PAUL

PAUL.

Eh bien ! ma chère amie, êtes-vous prête ?

LILETTE.

Dans un instant je suis à vous.

PAUL.

Vous savez l'heure ?

LILETTE.

Sept heures.

PAUL.

Et demie.

LILETTE.

Oh ! l'on dine toujours très tard chez Madame de Tressac ! Si nous arrivions de bonne heure, nous nous ferions remarquer.

PAUL.

En admettant que nous partions dans dix minutes, nous serions chez Madame de Tressac à huit heures. Je vous jure que notre arrivée ne provoquerait aucun étonnement.

LILETTE.

S'il ne s'agissait que de moi, je serais prête depuis longtemps.

PAUL.

Mais... de qui... donc, s'agit-il encore ?

LILETTE.

De Benjamin.

PAUL.

Benjamin ?

LILETTE.

Oui, mon coiffeur.

PAUL.

Comment ?... Vous l'attendez ?

LILETTE.

Naturellement. Il devrait être là depuis vingt minutes au moins. Mais, vous le savez, ces Messieurs viennent quand ils veulent... Ils ont toujours trop de clientes ! Le mien surtout. Il est très à la mode. Il le mérite d'ailleurs, car il est d'une correction !... Quand il me coiffe, il me semble que je remets ma tête entre les mains d'un ambassadeur.

PAUL.

Je croyais que vous vous étiez fait onduler hier ?

LILETTE.

Oui, mais c'est à cause de mon aigrette ; il n'y a que Benjamin qui sache poser l'aigrette.

PAUL.

Ne pourriez-vous vous passer de lui ce soir ?

LILETTE.

Oh ! Impossible, mon ami... Impossible... J'avoue que je suis ridicule... Mais je n'ai jamais pu mettre moi-même, soit une fleur, soit un bijou dans mes cheveux.

PAUL, narquois.

Et, sans doute, Benjamin va vous donner aussi un coup de fer ?

LILETTE.

Peut-être... Je lui dirai qu'il fasse bouffer un peu, là, sur les côtés.

PAUL.

Parfaitement!... (Chantonnant.) Parfaitement... Et nous arriverons dîner à ?...

LILETTE, réfléchissant, puis comptant sur les doigts.

Cinq, dix, quinze... L'événement aura lieu vers les... (S'arrêtant.) Oh ! nous avons bien le temps ! Rappelez-vous, l'autre soir... On s'est mis à table, chez mère, à neuf heures, à cause de ce vieux général.

PAUL.

Mais je ne suis pas général, moi ! J'ai acquis et conservé péniblement le grade de soldat de seconde classe. Ma situation dans l'armée ne peut pas me servir d'excuse.

LILETTE.

Dans le monde, les retards n'ont plus maintenant aucune importance.

PAUL, nerveux.

Vous abusez vraiment de ce genre d'élégance !

LILETTE.

Oh !

PAUL.

Il n'y a pas de oh ! Jamais, jamais vous ne pouvez être à l'heure. Qu'il s'agisse de vous lever, de déjeuner, de sortir ou de dormir, c'est toujours la même chose. Si nous partons en voyage, nous manquons trois trains sur quatre à cause de vous.

LILETTE, riant.

C'est vrai !

PAUL.

Vous trouvez cela comique ?

LILETTE.

Quand je pleurerai ! Croyez-vous que j'en irais plus vite ?

PAUL.

Convendez cependant que ces retards sont insupportables.

LILETTE, très calme.

Mon Dieu, si vous y tenez... j'en conviens !

PAUL.

J'admire votre calme.

(Il va jusqu'à la porte de la chambre à coucher et l'entr'ouvre.)

LILETTE.

Que faites-vous ?

PAUL.

Je regarde si l'on n'a pas encore introduit votre Benjamin dans la chambre à coucher. (Regardant. Avec colère.) Il n'y est pas !

(Il laisse la porte entre-bâillée.)

LILETTE.

Ne vous mettez pas en colère !

PAUL.

Je ne me mets pas en colère; je me contente de pester... Que voulez-vous? Moi, j'ai une qualité...

LILETTE.

Dites-la vite.

PAUL.

Je suis exact. Je suis même presque toujours en avance aux rendez-vous que l'on me fixe. Je ne peux pas comprendre qu'on ne me ressemble pas... Oh! je sais ce que vous m'objecterez!... Nous, les hommes, pour aller en soirée ou dîner en ville, nous n'avons qu'à endosser notre habit, mettre une cravate blanche... et nous voilà prêts! C'est entendu, il nous faut peu de temps pour nous habiller... Mais voulez-vous me permettre une réflexion?... Nous, quand nous avons besoin de notre coiffeur, il vient à l'heure indiquée...

LILETTE.

Vous êtes toujours favorisés.

PAUL.

Vos artistes, je suis d'accord avec vous, ont toujours trop de clientes... Ils sont surmenés. Le sur-

menage fait des ravages dans toutes les classes de la société. Ainsi, j'ai rencontré hier un mendiant. Je lui ai demandé : « Pourquoi, mon ami, ne travaillez-vous pas ? » — Il m'a répondu : « Je suis surmené ! » — Qu'un mendiant soit surmené, cela rentre dans l'exercice de sa profession, mais un coiffeur n'a pas ce droit-là !

LILETTE.

Mais mon coiffeur se porte très bien.

PAUL.

Alors, si j'étais à votre place, je vous jure que ce n'est pas moi qui l'attendrais... Je le ferais plutôt venir deux heures d'avance...

LILETTE.

Pour être décoiffée ensuite...

PAUL.

Et je dirais à mon couturier... (Levant les bras au ciel.)
Car vos couturiers !...

LILETTE.

Ah ! oui, parlons-en ; je suis enchantée que vous portiez la question sur ce terrain. Savez-vous ce qu'il m'arrive avec le mien ?

PAUL.

Un accroc?... Il y a un accroc?...

LILETTE.

Oui.

PAUL.

Ce n'est pas au sujet de votre robe, j'espère?

LILETTE.

Si, justement; je viens de faire téléphoner chez Dumont...

PAUL.

Pourquoi?

LILETTE.

Pour qu'il m'envoie la première aux corsages...

PAUL.

Hein?

LILETTE.

Mon corsage fait un pli... Il faut qu'on l'arrange.

PAUL.

Ce soir?

LILETTE.

Dame! je ne vais pas attendre un an!

PAUL.

C'est complet.

LILETTE.

Vous admettriez qu'on me vit chez Madame de Tressac avec une toilette qui ne m'irait pas tout à fait bien?

PAUL.

Mais où est-il, ce pli?

LILETTE.

Là... sur l'épaule.

PAUL, regardant.

Je ne vois rien.

LILETTE.

Parce que vous ne voulez pas voir.

PAUL.

C'est imperceptible.

LILETTE.

Non, non... N'essayez pas de me donner le change.

PAUL.

Réfléchissez! Votre femme de chambre aurait peut-être pu arranger le pli, ce fameux pli...

LILETTE.

Il était bien plus simple de téléphoner...

PAUL, en colère.

C'est ridicule!

LILETTE.

Paul!

PAUL.

C'est absurde! Nous arriverons quand on mangera les petits fours. Vous n'aimez pas vous faire remarquer! Si vous croyez que vous en prenez le chemin!

LILETTE.

Oh! dire que chaque fois nous sortons ensemble, c'est toujours la même querelle!

PAUL.

A qui la faute?

LILETTE.

A vous... A votre mauvais caractère... (Prêtant l'oreille.) Écoutez... Ah!... on a marché...

PAUL.

Oui... un pas d'homme.

LILETTE, allant à la porte de droite.

C'est Benjamin!

UNE VOIX D'HOMME, dans la coulisse.

Bonsoir, Madame la comtesse... Je vous prie de m'excuser si je suis un peu en retard.

LILETTE.

Bien, me voici... (Rentrant vers Paul.) Je vais dire qu'on fasse entrer ici la première de chez Dumont dès qu'elle arrivera. Est-ce que vous restez là?

PAUL.

Je ferai comme vous voudrez... mais vous savez que votre coiffeur vous attend.

LILETTE.

Je me sauve. Ne vous ennuyez pas trop. Vous avez un journal?

PAUL, de plus en plus impatienté.

Allez! mais allez donc!

LILETTE.

Oh! comme vous me parlez!

PAUL, éclatant.

Ah! vous n'allez pas me faire de scène, n'est-ce pas?... Vous n'en avez pas le temps.

LILETTE.

Dans cinq minutes, je suis prête.

(Lilette rentre dans la chambre en criant : « Bonsoir Monsieur Benjamin! »... Paul se promène un instant, remonte, redescend, en donnant des signes d'impatience. Puis il va s'asseoir sur le canapé, à gauche.)

SCÈNE II

PAUL, UNE FEMME DE CHAMBRE, GIPSY

PAUL, niais, d'une voix furieuse.

Oh! la, la, la!

UNE FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur, c'est la demoiselle de chez Dumont.

PAUL.

Bien. Prévenez Madame.

(La femme de chambre sort par la porte de droite.)



GIPSY, entre, fait quelques pas et s'arrête au-dessus du canapé.

Je viens, Monsieur, de la part de la maison Dumont...

PAUL, assis, sans se retourner.

Oui, je sais... Ah! on travaille bien chez vous...!

GIPSY.

Je regrette que Monsieur Dumont ne soit pas là...
Ce compliment lui ferait plaisir.

PAUL.

Je le féliciterais particulièrement sur ses corsages...

GIPSY.

C'est en effet le succès de la maison... A toutes les Expositions nous remportons des médailles...

PAUL.

Il y a toujours plus de médailles que d'exposants.

GIPSY.

Oh! Monsieur!

PAUL.

Mais oui, toutes vos toilettes sont manquées...
Ainsi, ce soir, le corsage de ma femme...

GIPSY.

Il va très bien.

PAUL.

Je comprends que vous défendiez vos créations...
Mais...

GIPSY.

Je ne défends rien, je dis la vérité.

PAUL.

Ah! permettez!... (Gipsy fait le tour du canapé. Paul l'aperçoit, la dévisage. Avec un cri de surprise mélangée de joie.)
Hein?

GIPSY, tendant la main.

Vous allez toujours bien?

PAUL.

Hein?... Gipsy!... Vous?... Toi!...

GIPSY.

Ne me tutoyez pas, malheureux!... Et votre
femme?

PAUL, indiquant la porte droite.

Elle est là, dans son cabinet de toilette. La cham-
bre à coucher nous sépare. Elle ne peut nous enten-

dre... (prenant la main de Gipsy.) Eh bien! si je m'attendais à revoir quelqu'un!...

GIPSY.

Oh! moi... je ne suis pas étonnée... Par votre ancienne passion.

PAUL.

Ton amie Georgette?

GIPSY.

Je savais...

PAUL.

Que j'étais marié?

GIPSY.

Oui.

PAUL.

Regarde-moi donc... Tu es encore plus jolie qu'autrefois!... Tu es devenue jolie femme... Tu as toujours aussi tes beaux yeux... Et, dis-moi, tu ris toujours?

GIPSY.

Toujours!

(Elle cherche à dégager sa main.)

PAUL.

Laisse... (tapotant la main.) Qu'est-ce que tu as fait depuis que j'ai quitté Georgette, c'est-à-dire depuis quatre ans?...

GIPSY.

Cinq!

PAUL.

C'est juste. Cinq ans! Comme le temps passe! Il me semble que c'était hier! Tu te rappelles? Nous sommes-nous amusés!

GIPSY.

Sauf les instants où vous vous disputiez avec Georgette...

PAUL.

Elle avait un tel caractère!

GIPSY.

Puis, il y avait aussi beaucoup de votre faute. Vous la saviez très vaniteuse : au lieu d'essayer de corriger ce défaut, vous sembliez prendre plaisir à l'encourager.

PAUL.

Comment?

GIPSY.

Dame! Vous auriez pu la laisser avec nous à la maison, chez Dumont... Elle y était très bien. Mais Mademoiselle voulait entrer au théâtre, elle affirmait qu'elle avait des dispositions pour être une grande artiste...

PAUL.

Je l'ai cru!

GIPSY.

Et grâce à un journaliste que vous connaissiez, vous lui avez fait obtenir un engagement aux Variétés.

PAUL.

Elle y a débuté par un rôle superbe : Elle jouait dans une revue...

GIPSY.

L'Écrevisse Souffrante. Sur les affiches, elle pouvait lire le nom que vous lui aviez trouvé.

PAUL.

Georgette de Belleville.

GIPSY.

A la fin, elle a cru que c'était arrivé.

PAUL.

Oui, elle m'en a fait voir !

GIPSY.

Et vous avez su ce qu'elle vous a coûté !

PAUL.

Le théâtre est un luxe. Après avoir quitté Georgette, quand je suis parti en Algérie, il me restait en tout cinquante mille francs sur le million paternel.

GIPSY.

Qu'est-ce que vous êtes allé faire là-bas?

PAUL.

Coloniser. Le métier de colon est très bien porté maintenant.

GIPSY.

Vous avez planté des vignes?

PAUL.

Non. Je me suis surtout occupé de l'élevage des bestiaux, principalement des moutons. Quand je dis que je les élevais, c'est une façon de parler. Jusqu'à l'âge de six mois, ils prospéraient, devenaient superbes; mais, à partir de ce moment, ils étaient probablement éccœurés de la vie, à moins que ce ne fût de ma façon de les élever, ils mouraient tous. Chaque fois que j'ai voulu manger une côtelette, une vraie côtelette, j'ai dû l'acheter chez le boucher!

GIPSY.

Ce n'est pas de cette façon que vous avez refait votre fortune?

PAUL.

Oh, non! Mais j'ai eu un oncle qui a été assez aimable pour mourir et me laisser un petit héritage.

GIPSY.

On rencontre quelquefois dans les familles des gens délicats.

PAUL.

Mais, et toi, qu'as-tu fait?

GIPSY.

Je suis allée passer quelques années à Londres.

PAUL.

Tu sais l'anglais, maintenant?

GIPSY.

Yes sir! Puis, je suis rentrée de nouveau chez Dumont, où, vous voyez, je suis montée en grade.

PAUL.

Est-ce que Georgette se fait toujours habiller chez vous?

GIPSY.

Oui!

PAUL.

Donne-moi de ses nouvelles.

GIPSY.

Vous y tenez? (Signe d'assentiment de Paul.) C'est que nous sommes fâchées...

PAUL.

Bah!

GIPSY.

Il y a huit jours, j'ai eu une histoire avec elle!... oh! une de ces histoires... Mais, auparavant, dites-moi, l'aimez-vous encore? Est-ce que vous vous revoyez?

PAUL.

Non, Gipsy, non; je peux te l'affirmer. D'ailleurs, six mois avant que nous nous quittions, n, i, ni, c'était déjà bien fini. Et la meilleure preuve de mon indifférence, c'est que je n'ai jamais cherché, avant de te revoir, à connaître ce qu'elle faisait maintenant.

GIPSY.

Alors, je peux raconter : D'abord, au théâtre, Georgette fait toujours preuve d'un talent égal à celui que vous lui connaissiez à ses débuts. Elle continue de montrer ses jambes, — ça, on ne peut pas lui retirer ça, — elle a de belles jambes. Seulement, sa voix, personne ne l'a jamais enten-

due. Mais parce que Mademoiselle est devenue théâtruse, Mademoiselle se prend pour un phénomène. Elle est d'une vanité! Il n'y a pas de col assez haut pour elle.

PAUL.

Vraiment?

GIPSY.

Oui. Et puis il faut vous dire qu'elle octroie maintenant ses faveurs au prince Waredesckine, un Russe très riche. Aussi, elle prend des airs!... Enfin, malgré la différence de nos situations, nous étions restées tout de même bien ensemble. Il est vrai que lorsqu'elle venait au magasin, elle ne me tutoyait plus... C'est délicieux! Georgette me disant « vous »! Vous, vous êtes marié, vous êtes sérieux, et cependant, tout de suite, quand vous m'avez reconnue, vous m'avez dit « tu », tandis que, elle!... Si on a honte de se retrouver avec des amies, on ne fait pas habiller dans une maison où l'on a travaillé ensemble, n'est-ce pas?

PAUL.

Évidemment!

GIPSY.

Mais psutt! ne parlons plus de ça. Figurez-vous qu'il y a un mois, elle vient au magasin et vous ne savez pas ce qu'elle trouve? Le moyen de me faire attraper

par le patron, oui, mon cher, par le père Dumont lui-même. « Ah! je me dis, toi ma petite, je te repincerai! » Ça n'a pas été long. La semaine dernière, mademoiselle revient pour essayer... rien du tout... une jaquette de drap... du drap vert (avec un rico) on n'en porte plus depuis six mois... Mais elle a de ces idées!... Bref, nous passons toutes les deux dans un petit salon. Et puis, quand nous sommes là, je la regarde dans les yeux et lui dis : « Tu sais, toi, quand tu me feras attraper par le père Dumont, tu auras affaire à moi ». Et je lui montre ma main destinée à caresser ses belles petites joues. Mon cher, elle ne s'attendait à rien. Voilà qu'elle prend peur... Ses prunelles se mettent à rouler!... Quant à ses lèvres, si vous les aviez vues, elles étaient tellement blanches qu'on aurait pu écrire avec sur un tableau noir. Tout de même, elle finit par retrouver un peu d'aplomb et elle me crie : « Si, je me plaindrai à ton patron; dans deux minutes, je lui raconterai que tu m'as menacée. » Alors, moi, je ne résiste pas à la colère et clac! je lui envoie une gifle.

PAUL.

Qu'a-t-elle fait?

GIPSY.

Eh bien, elle a été si vexée, elle s'est trouvée si sotté, que non seulement, elle n'a pas répondu, mais qu'elle m'a demandé pardon. Ensuite, elle m'a fait

promettre que je ne raconterais jamais cette aventure à personne. (Un temps.) Alors, vous comprenez, comme je le lui ai promis, je la raconte à tout le monde. Oh ! (un temps.) Mais, attention!..

SCÈNE III

PAUL, GIPSY, LILETTE

LILETTE, à Paul.

Je viens voir, mon ami, si vous ne vous ennuyez pas trop.

PAUL.

Mais non; je demande à Mademoiselle quelques renseignements sur les magasins de couture.

LILETTE.

C'est très intéressant, la vie dans ces endroits-là. Mademoiselle pourra vous raconter des histoires. (A Gipsy.) Dans quelques minutes, je vais vous montrer mon corsage. Il y a un défaut à l'épaule...

GIPSY.

Oh ! imperceptible !

LILETTE.

Non, non; on le voit beaucoup; je ne suis pas contente, pas du tout... (A Paul) Sérieusement, vous ne voulez pas que je vous envoie chercher un journal?

PAUL, énervé.

Mais non, chère amie... Merci... Finissez de vous faire coiffer.

LILETTE.

Benjamin prépare l'aigrette. J'ai profité de ce moment... Vous comprenez?

PAUL, furieux.

Je comprends que nous dînerons demain.

LILETTE, s'en allant.

Vous êtes vraiment méchant, ce soir.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

PAUL, GIPSY

GIPSY.

Elle est très gentille, votre femme. Elle est très douce. Ce n'est pas comme Georgette. Je me de-

mande comment vous avez pu vivre trois ans avec elle.

PAUL.

Tu m'aidais à la supporter, tu étais presque toujours avec nous. Quand elle était de mauvaise humeur, toi, tu riais. Tu te rappelles? je l'avais surnommée Rayon de Soleil.

GIPSY.

Oui, c'est un jour, à la campagne, à Montmoureny. Ah! quelle joie j'ai eue ce jour-là! J'étais montée sur un âne...

PAUL.

Oui. Et à un moment il a voulu aller se coucher dans un fossé.

GIPSY.

Il a fallu que je descende et que nous le tirions tous par la queue pour l'empêcher de réaliser son projet. Il y avait de l'eau dans le fossé; on ne m'ôtera pas de l'idée que cet animal avait formé le projet de se suicider. Il devait être, comme vos moutons, dégoûté de la vie.

PAUL.

Et nos soupers? Tu t'en souviens?

GIPSY.

Chez Octave, avenue des Champs-Élysées? Ah! cette fois où vous aviez tellement bu de Champagne que vous vouliez acheter l'établissement!

PAUL.

Et toi! Il a fallu que Octave monte pour que tu l'embrasses. Pendant une heure, tu l'as appelé papa.

GIPSY.

Et Georgette?

PAUL.

Elle continuait de faire sa tête.

GIPSY.

Plus nous riions, plus elle était de mauvaise humeur.

PAUL.

Tandis que nous nous entendions si bien!

GIPSY.

C'est vrai. Nous étions toujours d'accord.

PAUL.

Je m'ennuyais quand tu n'étais plus là. Il me manquait quelqu'un. (Un temps.) Maintenant, je me rends compte....

GIPSY.

De quoi?

PAUL.

J'étais amoureux de toi, sans le savoir... Et quand je pense que je ne t'ai jamais fait la cour!

GIPSY.

Je n'aurais pas voulu, Georgette était mon amie, et puis j'étais trop maigre. Je ne devais pas vous plaire.

PAUL.

Au contraire.

GIPSY.

Quel malheur que je ne vous ai pas connue la première! Nous aurions ri du matin au soir. Et puis, avec moi, vous savez, vous n'auriez pas mangé votre fortune.

PAUL.

Oh! quand un homme a bien envie de se nourrir avec son argent!

GIPSY.

Je vous aurais empêché de le faire. Nous aurions bien vécu, oui, dans un bel appartement; nous aurions eu deux domestiques seulement, trois peut-être, à cause de la cuisinière. Je suis gourmande. Mais je ne vous aurais pas demandé ma voiture; je ne vous aurais pas fait perdre de l'argent aux courses.

PAUL.

Et je n'aurais pas passé mes soirées à attendre

dans des coulisses de théâtre... Nous serions allés souvent, souvent à la campagne.

GIPSY.

Dans de bonnes auberges : on aurait bu de l'air...

PAUL.

Et du soleil...

GIPSY.

On aurait marché dans des forêts, des grandes...

PAUL.

On se serait roulé sur l'herbe.

GIPSY.

Et jamais, jamais, on ne se serait disputé. Quand vous m'auriez dit : « Fais ça », je l'aurais fait. « Ne fais pas ça », je ne l'aurais pas fait. Pour la douceur, j'aurais été un vrai petit mouton... Et moi, vous savez, vous n'aviez pas à craindre de me perdre... J'étais déjà élevée.

(Paul la regarde tendrement, puis lui prend la main.)

PAUL.

Gipsy, comme je suis heureux de t'entendre ! Dis-moi donc tu... comme autrefois.

GIPSY, montrant la porte de droite, puis mettant un doigt sur sa bouche.

Chut!... Et votre femme ?

PAUL.

Oh ! ma femme ! Ne m'en parle pas.

GIPSY.

Pourquoi ? Elle a une bonne petite frimousse.

PAUL.

Oui, mais...

GIPSY.

Elle est intelligente.

PAUL.

Bah ! tout le monde est intelligent maintenant.

GIPSY.

Puis, elle a l'air gai... Enfin elle a une taille !

PAUL.

A ce sujet, ce n'est pas elle qu'il faut féliciter, c'est sa mère.

GIPSY.

Comme vous dites cela ! Ça ne va donc pas, vous deux ?

PAUL.

Ça dépend des jours... (Tirant sa montre.) Hein ? Huit heures!... Il est huit heures?

GIPSY, regardant sa montre.

Moins cinq. Vous avancez.

PAUL, furieux.

Huit heures moins cinq! Ah! non! Il n'y a rien à faire avec une femme pareille!

GIPSY.

Eh bien! Eh bien! On se fâche... comme Georgette?

PAUL.

Ah! c'est impossible de vivre dans ces conditions-là!

GIPSY.

Pourquoi?

PAUL.

Ma femme est toujours en retard.

GIPSY.

J'espère que ce n'est pas à cause de cela, que vous avez de l'humeur contre elle?

PAUL.

Tu dis ?

GIPSY.

Quand je vous ai connu, vous n'étiez jamais à l'heure.

PAUL.

Moi ?

GIPSY.

Oui, vous.

PAUL.

Allons donc !

GIPSY.

Réfléchissez un peu. Chaque fois que nous devions prendre un train, nous le manquions à cause de vous.

PAUL.

Non ?

GIPSY.

Si... Une fois, nous avions décidé d'aller au Havre... Le train était à neuf heures et demie. Vous êtes arrivé à midi...

PAUL.

C'est vrai, tu as une bonne mémoire... Mais je crois que j'avais été pris dans un embarras de voitures.

GIPSY.

Non ! vous aviez oublié l'heure.

PAUL, calmement.

Enfin, j'étais garçon. Ça n'avait pas d'importance,
(Reprenant un ton sérieux.) Mais maintenant je suis marié...
Je voudrais avoir une vie réglée : Déjeuner à telle
heure, sortir à telle heure, rentrer à telle heure...

GIPSY.

Et ?

PAUL.

Et je suis tombé sur une femme qui incarne
l'inexactitude.

GIPSY.

Alors quand vous vous mettez à table, les mets sont
brûlés ; et si vous allez en soirée, vous arriverez
pour le cotillon ?

PAUL.

Pas toujours, mais quelquefois. C'est exaspérant !

GIPSY.

Voyons, ne vous énervez pas.

PAUL.

Tu en parles à ton aise !... Je voudrais te voir à ma place... Je te l'affirme; j'arrive à ne plus pouvoir supporter Lilette, à cause de ce défaut-là.

GIPSY.

Oh ! oh !

PAUL.

Je parle sérieusement... Huit heures !... Et quand je pense que nous avons encore le corsage à arranger !

GIPSY.

Il n'y a rien à retoucher... C'est moi-même qui m'en suis occupé. J'en réponds.

PAUL.

Cependant...

GIPSY.

Votre femme est très vétilleuse. Il suffit d'un petit pli pour qu'aussitôt elle pousse des cris ! C'a déjà été la même chose pour son avant-dernière toilette.

PAUL.

Oui; c'est un système; il faut qu'elle complique tout.

GIPSY.

Bah ! Toutes les clientes se ressemblent.

PAUL.

Non, non ; Lilette va plus loin que les autres ; je la connais bien. Elle éprouve du plaisir à faire poser les gens ou à les déranger inutilement. Elle est terrible.

GIPSY.

Oh ! Paul ! *(Se reprenant.)* Monsieur Paul !

PAUL.

Enfin, tu ne serais pas venue, qu'est-ce que j'aurais fait pendant ce temps-là ? Je me serais regardé dans la glace ? Ou j'aurais fait des réussites ? Ah ! non, non il faut en finir ! *(Il va à la porte de droite et frappe.)* Vous savez quelle heure il est ?

LILETTE, dans la coulisse.

Je suis prête... je suis prête...

PAUL, en colère.

Mais il est huit heures cinq, sapristi !

LILETTE (dans la coulisse).

Oui, oui, je sais.

PAUL.

Si vous le savez, dépêchez-vous.

LILETTE.

Puisque je vous dis que je viens... La demoiselle de chez Dumont est toujours là ?

GIPSY.

Oui, Madame.

LILETTE, à Gipsy.

Ne vous en allez pas, j'ai absolument besoin de vous.

GIPSY.

Oui, Madame ; je vous attends.

PAUL, à Lilette.

Et moi je vous préviens que si vous n'êtes pas prête à huit heures et quart, je prends la voiture, et je file tout seul.

LILETTE.

Paul, vous ne feriez pas ça !

PAUL.

Je me générais...

LILLETTE.

Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !... Mon aigrette qui s'est défaite !

LA VOIX DE BENJAMIN (dans la coulisse).

Ça n'est rien, Madame la comtesse ; ça n'est rien. Il y en a pour une minute... une toute petite minute.

(Paul hausse les épaules, fait quelques pas, puis il revient vers Gipsy.)

PAUL.

Tu as entendu ?... C'est tous les jours la même chose.

GIPSY.

Eh bien ! dans le temps, vous faisiez poser vos amis de la même façon... Vous voyez comme c'était gai pour eux !

PAUL.

Ah ! j'étais garçon à cette époque ! Garçon ! (Avec une fureur comique.) Je ne connaissais pas la chaîne.. J'ignorais le boulet...

GIPSY, lui prenant les mains et le consolant.

Voyons, voyons, soyez sage... Pas de colère... Ça donne des rides et ça fane les joues...

PAUL.

Si cela t'arrivait...

GIPSY.

Je supporterais le contre-temps avec beaucoup de philosophie, je vous le jure. Vous vous étonnez qu'une femme ne soit pas à l'heure ? Mais si elle agissait autrement ce ne serait pas une femme... Je vous aurais cru plus philosophe... Allons... C'est fini ? L'équilibre est rétabli ?

PAUL, la regardant avec un sourire.

Gipsy, mon petit Rayon de Soleil, il me semble que je me retrouve comme jadis quand après des scènes avec Georgette, tu venais me consoler.

GIPSY.

Vous êtes toujours un grand enfant.

PAUL.

Je t'en prie, ne me dis pas vous ; fais comme autrefois. Appelle-moi Paul et tutoie-moi.

Non.

GIPSY.

Si, je le veux

PAUL.

GIPSY.

Alors, promets-moi que tu ne rageras plus?

PAUL.

Je promets à une condition...

GIPSY.

Laquelle?

PAUL.

Tu ne sais pas, non, tu ne peux t'imaginer la joie que j'éprouve à me retrouver avec toi. Eh bien! fais-moi un plaisir, je voudrais que nous puissions bavarder ensemble, un soir, longuement; promets-moi de venir dîner avec moi.

GIPSY.

En camarades?

PAUL.

Naturellement.

GIPSY.

Et tu y crois, toi, au dîner en camarades?

PAUL.

Ne l'avons-nous pas fait cent fois?

GIPSY.

Il y avait quelqu'un entre nous, une barrière. Mais, maintenant nous ne serions pas depuis cinq minutes, dans un cabinet, de restaurant; car, c'est en cabinet n'est-ce pas, que nous dînerions? *(Signe d'assentiment de Paul.)* Oui, j'en étais sûr! Eh bien, nous ne serions pas là depuis cinq minutes, que tu ne serais plus le Paul sage d'autrefois.

PAUL.

Je te jure...

GIPSY.

Ne prodigue donc pas les serments. Je sais ce que je dis. Tu peux jurer tant que tu voudras. Tes regards démentent tes paroles. *(Lui mettant la main sur les yeux.)* Allons, éteins un peu ces quinquets-là.

PAUL.

Pourquoi ne veux-tu pas?

GIPSY.

Je devine ce que tu vas me dire. Il y a une autre

barrière : ta femme. Tu te trouves malheureux avec elle. Je pourrais jouer encore une fois la consolatrice des affligés.

PAUL.

Consolatrice ou non, je te trouve charmante.

GIPSY.

Je suis devenue plus femme.

PAUL.

Et si je t'ai aimée sans te le dire, je veux maintenant t'aimer en te le disant. Songes-y, nous avons manqué une première fois notre bonheur, tu l'as reconnu toi-même ; pourquoi le manquer une seconde fois ?

GIPSY.

Connaissez-vous un Monsieur qui dit des bêtises ?
Eh bien, en voilà un !

PAUL (s'avançant vers Gipsy.)

Laisse-moi t'embrasser !

GIPSY.

Pchutt!... A bas les lèvres !

PAUL.

Gipsy, je t'en prie.

(Il essaie de prendre Gipsy par la taille.)

GIPSY.

Et laissez tranquilles vos mains, vos vilaines mains.

PAUL, suppliant.

Viens donc, un soir, dîner...

GIPSY.

Ah! je nous vois tous les deux à table... Tu commences déjà ici... Qu'est-ce que ce serait là-bas?

PAUL.

Eh bien, quand... le malheur arriverait?

GIPSY.

J'aurais peut-être quelque raison de le regretter ensuite.

PAUL.

Comment?

GIPSY.

Ton caprice satisfait, tu prendrais ton chapeau, tu m'embrasserais, — le baiser de consolation, — et

tu me dirais : « Au revoir, Gipsy, à l'un de ces jours, je t'écrirai ».

PAUL.

Comment peux-tu croire ?

GIPSY.

L'expérience, la triste expérience ! J'en ai tant vu autour de moi...

PAUL.

Si tu le voulais, je te jure que notre liaison durerait longtemps... Tu es si délicieuse!.. Ecoute, je te monte d'abord ta maison. Tu auras trois domestiques...

GIPSY.

Parmi lesquels la cuisinière ?

PAUL.

C'est entendu. Tu ne désirais pas de voiture ; mais tout de même...

GIPSY.

Si j'en veux une, je l'aurai ?

PAUL.

Je t'en donnerai deux : une avec des chevaux

qu'on fouette, l'autre qui fera du quatre-vingt à l'heure...

(Il imite, avec la bouche, le bruit d'une automobile en marche.)

GIPSY, avec une conviction feinte, d'un ton très sérieux.

Oh! mais alors! Et ensuite, la question des toilettes?

PAUL, se laissant prendre à l'apparente conviction de Gipsy.

Oh! je ne m'en mêle pas! Tu n'auras qu'à commander, je réglerai...

GIPSY.

Naturellement, je ne resterai pas chez Dumont? Quand on est riche, il ne faut pas prendre la place des travailleuses.

PAUL.

Tu as bon cœur!

GIPSY.

Et tu viendras me voir souvent?

PAUL.

Tous les jours... c'est-à-dire...

GIPSY.

Oui, quand ta femme te laissera libre...

PAUL, vivement.

Mais je m'arrangerai de façon à faire un petit voyage avec toi...

GIPSY.

Un voyage de noces. Où irons-nous?

PAUL.

A la mer, si tu veux?

GIPSY.

C'est ça; nous arriverons dans un petit port où il n'y aura encore aucun étranger, aucun de ces insupportables Parisiens qu'on rencontre partout au moment des vacances. Comme l'hôtel de la Plage sera fermé, nous descendrons chez des pêcheurs, des vrais pêcheurs, dans une cahute où ça sentira le poisson.

PAUL.

Oh ! oui...

GIPSY.

Et puis, une fois installés là, nous vivrons la vraie vie des marins. Tu auras des bottes et tu fumeras la pipe. Moi, au lieu du costume des pêcheuses de crevettes, le costume pour plages élégantes, avec bas de soie noir, je mettrai franchement une bonne

blouse grise et une culotte solide ; nous nous en irons pieds nus, insensibles aux galets et aux pierres qui vous écorchent les talons. Ou bien, nous partirons en barque, pêcher les homards, les carrelets et les soles. Et sous le grand ciel bleu, bercé par la vague, on mangera les poissons cuits dans l'eau salée, avec des tartines de beurre.

PAUL, ravi.

C'est ça ! C'est ça !

GIPSY.

Hein ? Je la comprends la vie ?

PAUL.

Oh ! oui.

GIPSY.

Et le soir nous reviendrons très las, en chantant la chanson des baisers. Tu me demanderas : « M'aimes-tu ? » Je te répondrai : « Je t'adore ! » Et l'on fera de grands sommes sur des lits un peu durs.

PAUL.

Parfaitement ! Parfaitement !

GIPSY.

Et ces choses dureront des mois, des mois, une éternité...

PAUL.

Toujours !

GIPSY changeant de ton :

Ah ! délire !

PAUL.

Hein ?

GIPSY :

Tu es beau, tu galopes dans le Rêve comme sur une piste.

PAUL, interloqué.

Mais...

GIPSY.

Est-ce que je t'ai dit que je consentais à aller dîner avec toi ?

PAUL.

Pas encore ; cependant j'espérais...

GIPSY.

Trop tard, mon petit Paul. Le Bonheur est passé une fois devant nous, il nous a fait signe. Nous ne lui avons pas répondu. Maintenant il est loin... très loin... nous ne saurions le rattraper... Restons-en là,

mon ami. Ce soir, tu t'es un peu disputé avec la femme, tu es flévreux, tu dis des choses que tu ne penses pas. Et comme je me trouve là, tu m'adores. Demain, quand tu seras plus calme, tu réfléchiras et tu te diras que c'est moi qui avais raison.

PAUL.

Alors, vraiment... *(se trappant le cœur)*, Plus rien, là?

GIPSY.

Si, une sincère amitié pour toi.

PAUL.

Seulement?

GIPSY.

Crois-moi, tu m'as plu, beaucoup, beaucoup. Autrefois, tu m'aurais fait une petite avance, un petit signe, eh! bien, je te l'ai confessé, à mon tour, je n'aurais peut-être pas été cruelle... Mais à présent...

PAUL.

J'ai vieilli et je te déplaïs?

GIPSY.

Je te trouve toujours charmant.

PAUL.

Tu refuses parce que je suis marié ? Ne dis pas non. C'est parce que j'ai une femme. Cependant, tu ne m'as pas oublié. Tiens, je vois là, en breloque à ta chaîne, un trèfle à quatre feuilles. C'est celui que je t'ai donné ?

GIPSY.

Oui, nous l'avons trouvé un jour ensemble, à Vélizy. Tu te souviens ? C'était un soir, au soleil couchant. Des gens passaient sur la route ; ils chantaient... nous avons chanté avec eux. Et j'ai ri, j'ai ri, comme si j'avais été ivre. A cette époque-là, il me fallait peu de chose pour me griser : simplement du soleil et une chanson.

PAUL.

Tandis que maintenant...

GIPSY.

J'aime avoir mes aises... Et la cabane du pauvre pêcheur ne me tenterait plus, même si je t'y voyais, à côté de moi, fumer la pipe.

PAUL.

Cependant, si tu as conservé ce trèfle, c'est que je

ne t'étais pas indifférent. (Fixant la main gauche de Gipsy.)
Il est vrai que...

(Il s'arrête brusquement et se recule de Gipsy.)

GIPSY, le regardant, étonnée.

Qu'as-tu ?

PAUL.

Rien.

GIPSY.

Dis.

PAUL montrant une bague qui orne l'index gauche de Gipsy.

Il est vrai que, à cette époque, tu n'avais pas cette bague !

GIPSY.

Ah ! comme tu as été long à deviner !

PAUL.

Nous ne voyons jamais que nous-mêmes. Nous aimons d'autres femmes et nous ne voudrions pas que les femmes, qui ont pu nous aimer, en aimassent d'autres.

GIPSY.

Les hommes n'ont rien à se reprocher, les femmes pensent de même.

PAUL.

Viens plus près... (La voix un peu sourde.) Dis-moi? Il est joli garçon?

GIPSY.

Pourquoi veux-tu savoir?

PAUL.

Parce que... parce que... Enfin, parce que...

GIPSY.

La raison est suffisante. Allons! tu es toujours aussi volontaire. Tu ne changeras jamais... Tu seras bien avancé, quand je t'aurai dit...

PAUL.

Tu m'as fait un peu de peine... J'ai bien le droit à une compensation...

GIPSY.

De la peine? C'est vrai? Allons, mon ami, ne faites pas l'enfant plus longtemps... Vous êtes très laid quand vous prenez votre mauvaise figure! Hou! hou! le vilain!

PAUL.

Tu l'aimes, celui-là?

GIPSY.

Sois content; ça n'est pas la grande passion, mais j'ai pour lui une affection sincère, très réelle, et je ne le tromperai jamais.

PAUL.

Comment est-il? Gai?...

GIPSY.

Très.

PAUL.

De la fortune?

GIPSY.

Il gagne de quoi vivre.

PAUL.

Intelligent?

GIPSY.

Tout le monde est intelligent, maintenant.

PAUL.

Je le connais?

GIPSY.

Je ne sais pas... Peut-être.

PAUL.

Et il y a longtemps que vous êtes ensemble?

GIPSY.

Ensemble? Oh! quel vilain mot!

PAUL.

Comment tu serais...

GIPSY.

Mariée? Oui.

PAUL.

Ah! Mais ma femme t'appelle Mademoiselle!

GIPSY.

Dans les maisons de couture, c'est comme au théâtre, on reste demoiselle jusqu'à sa mort.

PAUL.

N'importe!... Mariée!...

GIPSY.

Pourquoi cet étonnement?... On voit encore des gens qui s'épousent... Tu en es un exemple... Ah! je

sais ce que tu penses!... Tu te dis : « Voilà une femme qui aurait pu faire comme les autres... avoir un hôtel, des voitures, entrer même au théâtre pour montrer ses jambes... Tu sais, les miennes ne sont pas mal non plus. Et, pas du tout, elle est devenue sérieuse, elle a éprouvé le besoin d'aller dire un petit bonjour à Monsieur le Maire, afin d'entendre lire quelques articles du Code. C'est curieux. Mais ce qui est plus curieux encore, c'est qu'elle veuille rester fidèle à son mari. » Voilà ta pensée. Que veux-tu? Il ne faut pas avoir contre moi la moindre rancune. Tu m'as laissée dans le droit chemin, quand je ne reculais pas devant une chute dans le fossé. Aie de la mauvaise humeur contre toi, mon cher Paul. Pour moi, je n'avais rien à t'offrir, puisque tu ne m'as rien demandé. Et ma vertu est faite d'un hasard.

PAUL.

Allons, un dernier baiser, un baiser d'ami. (Il lui embrasse la main.) Je suis content, puisque tu es heureuse. Mais dis-moi ce que fait ton mari?

GIPSY.

Tu tiens beaucoup à le savoir?

PAUL.

Puisque je te le demande.

GIPSY.

Eh bien, tu chercheras; tu trouveras peut-être.

SCÈNE V

PAUL, GIPSY, LILETTE

LILETTE, entrant en coup de vent, à Gipsy.

Allons, Mademoiselle, dépêchons-nous, je suis en retard.

GIPSY.

Bien, Madame.

LILETTE.

Vous voyez, là, l'épaulette?...

GIPSY.

Oh! ce n'est rien.

PAUL.

Est-ce que vous allez pratiquer l'opération, maintenant?

GIPSY.

Oui; quelques points... Il y en a pour deux minutes.

LILETTE.

Oh! deux minutes!

GIPSY.

Ex-ac-te-ment.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BENJAMIN

BENJAMIN, à Lilette.

Je vous remercie, Madame la Comtesse, de m'autoriser à passer par ici pour prendre ma femme.

PAUL, à Benjamin.

Votre femme?

BENJAMIN, désignant Gipsy.

Madame Benjamin.

PAUL, avec un petit cri de surprise.

Ah!... (Avec un petit mouvement de tête en avant.) Bien.

BENJAMIN, à Gipsy.

Ce corsage ne va donc pas?

GIPSY.

Si, mon ami, si!

BENJAMIN, à Paul.

J'aurais été étonné... Ma femme est une fée, Monsieur le Comte, une véritable fée.

PAUL.

J'en suis persuadé, Monsieur.

GIPSY.

Encore un instant... et j'ai fini.

PAUL, à Gipsy.

Oh! vous pouvez maintenant prendre tout votre temps, Madame.

LILETTE, à Paul.

Pourquoi?

PAUL.

Parce qu'il est neuf heures moins le quart.

LILETTE.

Neuf heures moins le quart?... Je me suis cependant dépêchée...

PAUL.

Je ne dis pas le contraire, mon amie, mais comme il nous faut une demi-heure de voiture, nous arriverions à neuf heures et un quart, c'est-à-dire vers le moment où la bombe glacée ferait son apparition sur la table; je vais envoyer porter un mot dans lequel je dirai que vous vous êtes trouvée tout à coup souffrante, et que vous n'avez pu surmonter votre malaise. M^{me} de Tressac pensera ce qu'elle voudra, et le diner des fiançailles de sa fille se passera de nous et sans nous.

LILETTE.

Oh! que c'est ennuyeux!

GIPSY à Paul.

Je vous demande pardon, Monsieur, mais ce diner...

PAUL.

Dites, Madame...

GIPSY.

Le diner des fiançailles de M^{lle} de Tressac n'a lieu que demain.

PAUL.

Demain?

BENJAMIN.

Parfaitement.

LILETTE, à Gipsy.

Comment le savez-vous ?

GIPSY.

Ces dames s'habillent à la maison. Nous ne devons livrer leurs robes que demain.

BENJAMIN.

Et je ne dois les coiffer que demain, en effet.

LILETTE, à Paul.

Mais cependant... l'invitation... vous l'avez reçue... Vous l'avez bien lue ?

PAUL.

Oui; mais je l'ai reçue un matin, au moment où je sortais... J'étais très pressé...

LILETTE.

Et afin d'être exact, vous arriviez vingt-quatre heures d'avance ? Ce qui n'empêche pas que vous me pressiez... que vous m'adressiez des reproches ! Vous avez même été sur le point de me laisser seule à la maison !

PAUL.

Excusez-moi... Je...

BENJAMIN, à Gipsy.

Vous êtes prête ? Nous pouvons partir ?

GIPSY.

Une seconde. Je ne sais ce que j'ai fait de mon dé...

LILETTE, à Paul.

Enfin, qu'allons-nous devenir?... Nous sommes habillés, il n'y a pas de dîner de préparé... Voulez-vous me faire un grand plaisir? Emmenez-moi au restaurant... On parle toujours d'une maison située aux Champs-Élysées, le restaurant Octave...

GIPSY.

On y est très bien.

BENJAMIN.

Tiens! vous le connaissez?

GIPSY.

Oh! j'y ai diné, autrefois, il y a bien longtemps.
(Regardant Paul.) En famille!

RIDEAU

